

Odile Marteau Guernion

*De sel et
d'aventure*

Mais il arriva que le Petit Prince, ayant longtemps marché à travers les sables, les rocs et les neiges, découvrit enfin une route. Et les routes vont toutes chez les hommes.

Antoine de Saint-Exupéry -*Le Petit Prince*

Il y a toujours un matin où la lumière est belle, où l'herbe repousse sur les terres brûlées.

Valérie Perrin -*Changer l'eau des fleurs*

PROLOGUE

Tout ce chemin pour trouver la paix. Les premières semaines, ne comprenant pas un traître mot au discours de mes hôtes, j'avais eu peur. Maintenant, je commence à distinguer des phrases, à citer des objets. Ces gens paraissent si calmes, si heureux au milieu de nulle part. Suis-je au bout du monde ? Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont je suis arrivée là, au milieu de ce peuple si pacifique et si souriant.

Je ne sais plus qui je suis, mais une chose est sûre je ressens au fond de moi une plénitude comme si je devais demeurer dans cet endroit pour toujours ; ma place est-elle ici ? Ce peuple qui vit quasiment nu au milieu de la forêt me fascine et m'enchante. Ce sont probablement eux qui ont raison, ils vivent en osmose avec la nature et connaissent le langage des arbres. Pourquoi sont-ils obligés de se réfugier de plus en plus loin dans la forêt ? La vérité est là. Ai-je vécu dans un monde de fous ? Si seulement je pouvais me souvenir de quelque chose. Ici, ils m'appellent Sulpayki, je sais que ça veut dire « merci » en Quechua.

Mon hamac se balance doucement, me berçant au gré d'une petite brise. Je regarde les enfants jouer au ras du sol, ils rient et s'apostrophent gaiement. Une jeune femme près de moi allaite son petit dernier, elle me sourit. Quel merveilleux tableau digne de Gauguin. Suis-je aux Marquises ? Comment serais-je arrivée jusque-là ? Comment

se fait-il que je me souviens du nom de ce peintre alors que je suis incapable de me souvenir du mien ? En regardant cette jeune femme, j'éprouve une sensation étrange, comme quelque chose de vécu. J'ai aussi l'impression de sentir un bébé sur mon sein.

PREMIÈRE PARTIE

1

Derrière son bureau d'une autre époque, l'homme semblait fatigué et abattu. Devant lui, un dossier délicat que venait de lui déposer sa secrétaire, une jeune femme indépendante, bagarreuse et directe dans ses propos. Une chemise cartonnée, identique à toutes les autres rangées par numéros dans de grandes armoires métalliques aussi anciennes et poussiéreuses que les lieux eux-mêmes. À chaque fois que Pauline ouvrait un battant de porte, un bruit strident le faisait sursauter. Maître du Vernois, petit et bedonnant, le front dégarni et respirant fort, s'épongeait le front à l'aide d'un mouchoir en tissu qu'il repliait consciencieusement après usage. Notaire à l'ancienne, il n'arrivait toujours pas à lâcher son étude. Il en avait déjà passé l'âge depuis une bonne décennie.

— Pauline, attention avec les armoires, combien de fois dois-je vous le répéter ?

— Mais Monsieur du Vernois, excusez-moi, mais elles sont pourries vos armoires, comme tout le reste ! Quand est-ce que vous allez effectuer des travaux et mettre tout ça à la

benne ? Un jour, je vais prendre une porte sur la tête, vous allez voir. Regardez-moi ça, celle-ci est toute gondolée.

Pauline n'avait pas la langue dans sa poche. Dans ses vêtements colorés, elle traversait le bureau de Maître du Vernois plusieurs fois par jour d'un pas décidé en faisant craquer le plancher. Point de talons hauts, point de petit tailleur strict, non. Pauline aimait le naturel et le revendiquait. Maître du Vernois éprouvait un petit faible pour cette tornade qui égayait ses tristes journées. Certes elle n'était pas un modèle de ponctualité ni de savoir-vivre, comme lui l'entendait bien sûr, mais elle avait cette joie de vivre qu'il avait perdue en même temps que son épouse tant aimée. Ah Georgette du Vernois, quel caractère, quelle présence ! Une petite femme ronde à la poitrine avantageuse et accueillante au creux de laquelle notre homme aimait se réfugier comme un nourrisson affamé. Georgette faisait partie de ces *housewives* comme on dit maintenant, mais loin d'être désespérée. C'était une femme « à l'ancienne », éduquée dans une école ménagère pour servir son cher époux et Nicolas du Vernois avait aimé ça. Cette disponibilité, ce sourire permanent, ces petits plats mijotés et ces chemises bien repassées... Quelle trahison, ce cœur qui l'avait lâchée !

Maître du Vernois eut un moment d'égarement, Pauline venait de se pencher vers le bas d'une armoire centenaire à la recherche d'une boîte cartonnée, lui offrant ainsi son postérieur rebondi. Ça aussi, c'était plaisant ! « Pardonne-moi chère Georgette, je ne fais que regarder cette jeunesse. Que veux-tu, c'est si beau ! » Rapidement l'homme affable se ressaisissait, il se contentait d'admirer. Jamais il ne se serait permis d'importuner sa secrétaire. Secrétaire, l'était-elle au moins ? Il n'en était absolument pas convaincu, le CV et les diplômes qu'elle lui avait mis sous le nez le jour de son

embauche ressemblaient à tout sauf à de l'authentique. Peu lui importait. Elle avait du culot à revendre et lui de l'ennui à combler. Ils s'entendaient à merveille. Il éprouvait de la tendresse pour elle, tandis qu'elle n'abusait jamais de cet avantage.

– Pauline, mon rendez-vous est-il arrivé ?

– Ils sont tous là Monsieur, je les fais entrer ? répondit-elle d'une voix enjouée.

Le petit homme se renfrogna, la mission qu'il devait accomplir maintenant n'était pas des plus plaisantes. Souvent, il avait eu affaire avec des familles éplorées, mais ne s'en était pas ému pour autant. Un peu d'empathie tout au plus. Cette fois-ci, c'était différent, il connaissait Armelle Le Dantec depuis longtemps. Son esprit vagabonda de nouveau, au souvenir de cette femme charmante qu'il avait rencontrée quelques fois avec son mari, puis sans son mari. Quel courage elle avait eu pour remonter la pente après ce triste événement ! Il comprenait tellement ce qu'elle avait pu ressentir.

– Monsieur du Vernois, je les fais entrer ? Hou, hou, allo la terre !

– Oui, bien sûr ma petite Pauline. Nicolas du Vernois se leva péniblement de son fauteuil en cuir usé, aux accoudoirs lustrés par les années. Machinalement, il remonta son pantalon et tenta de rentrer sa bedaine à l'intérieur, peine perdue. Il toussa pour se donner du courage, faisant retomber illico le pantalon sous le niveau du nombril. Pauline entra dans la pièce suivie par la famille Le Dantec. Arnaud, grand gaillard aux épaules de déménageur, s'effaça pour laisser passer ses deux sœurs, Adèle et Héloïse, la brune et la blonde. Maître du Vernois les avait rencontrés alors qu'ils étaient encore enfants, il avait devant lui trois adultes.

Pauline apporta deux chaises supplémentaires afin que chacun puisse prendre place face au notaire.

– Mes chers enfants, commença Nicolas du Vernois qui ne savait pas par quel bout prendre les choses, j’aimais beaucoup votre maman.

À ces mots Héloïse se leva d’un bond, se yeux lançant des flammes.

– Vous l’aimiez ? Je vous en prie, ne parlez pas de notre mère au passé. Monsieur, notre mère est en vie, j’en suis certaine. Elle a juste disparu.

– Du calme, Héloïse.

Arnaud qui était assis entre ses deux sœurs lui prit la main pour qu’elle se rasseie.

– Les recherches, continua le notaire comme s’il marchait sur des œufs en se grattant encore une fois la gorge, durent depuis plus de six mois maintenant. J’ai appris ce matin qu’elles allaient être interrompues.

– Non ! cria encore une fois Héloïse. Vous ne pouvez pas faire ça. Je vous répète que Maman n’est pas morte. Cette fois, des larmes coulèrent sur ses joues.

– Madame, je comprends votre émotion, mais ce n’est pas moi qui décide. Je suis chargé de vous informer, c’est tout.

Arnaud Le Dantec tenait chacune de ses sœurs par la main. Ses épaules s’étaient légèrement voûtées, mais il tenait bon. Adèle laissa couler une larme en silence.

– Que va-t-il se passer maintenant ? demanda Arnaud dont la voix s’éraillait un peu. Nicolas du Vernois se sentait fondre en voyant ce grand gaillard si ému.

– Je dois vous informer que la succession de votre mère va être longue et compliquée. Elle est considérée comme personne disparue. Compte tenu du fait que le bateau a été retrouvé sans personne à bord, tout porte à croire que votre mère a péri en mer. Si vous le souhaitez, vous pouvez

déposer une requête auprès du tribunal de grande instance pour faire reconnaître le décès de votre maman.

Encore une fois, Héloïse se leva brusquement. Elle n'avait pas changé, se dit-il, se souvenant d'une petite fille remuante et curieuse qui posait des questions sur tout et n'importe quoi.

– Il n'en est pas question, vous entendez ? Sortons d'ici. S'il le faut, j'irai la chercher moi-même jusqu'au bout du monde.

– Héloïse je t'en prie, ne complique pas les choses et assieds-toi s'il te plaît, lui intima gentiment son frère.

– Ah, parce que c'est moi qui complique les choses ?

– Héloïse, ça suffit maintenant, Adèle venait de sortir de son silence. Les deux sœurs se regardèrent et Héloïse se rassit sans un mot, elle baissa la tête pour ne plus entendre. Le notaire put de nouveau prendre la parole.

– Vous n'êtes pas obligés d'entamer les démarches maintenant. Prenez votre temps. Juste pour information, c'est le tribunal du Havre qui est compétent dans cette malheureuse affaire. Je sais que vous vivez tous à l'étranger, mais votre mère habitait ici et c'est donc sa dernière adresse qui sera prise en compte.

– Nous allons y réfléchir, lui répondit Arnaud. À propos de son domicile, vous aviez des informations à nous donner.

– Oui.

Tout en parlant, le notaire passait ses mains aux doigts boudinés sur le dossier cartonné posé devant lui.

– Voilà, comme vous m'aviez donné votre accord, je l'ai donc mis en location. Il se trouve qu'il vient d'être loué par un jeune homme. Avant de partir, votre maman m'avait laissé ses coordonnées bancaires et m'avait chargé de gérer ses affaires. Donc en attendant que la situation soit éclaircie,

les loyers continueront à être versés sur son compte. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Il se racla la gorge, inquiet à l'idée que l'un des enfants revendique quelque chose, mais il n'en fut rien.

– Peut-on le rencontrer ce jeune homme ? Du moins, avoir son nom ? demanda Arnaud.

– Bien sûr. Nicolas du Vernois ouvrit enfin le fameux dossier qu'il caressait depuis une bonne demi-heure. Il s'appelle Valentin Delcourt. Il vit seul et a de bons revenus, il est ingénieur dans une entreprise de la région. Il a demandé un virement automatique à sa banque, je pense qu'il n'y aura aucun problème.

– Il a un numéro de téléphone je suppose, demanda Adèle.

– Oui. Pauline, ma secrétaire, va vous donner tout ça.

Nicolas du Vernois se leva en même temps que ses clients pour leur serrer la main, il se sentait plus accablé que jamais, persuadé que ces trois jeunes ne reverraient plus jamais leur mère.

– Je suis vraiment désolé pour vous trois. Je souhaite de tout cœur que les choses s'arrangent dans le bon sens. Chère Héloïse, j'aimerais tellement, comme vous, croire que votre mère est encore en vie.

Il allait repartir s'asseoir et se retourna s'adressant à ses clients.

– Ah j'oubliais. L'appartement est loué à nu et a donc été vidé de ses meubles. Pour le moment, tout a été stocké dans un container Boulevard Winston Churchill. Si vous souhaitez récupérer quelques objets, faites-le-moi savoir. Je ferai en sorte que vous puissiez y aller. Il n'y a pas grand-chose bien sûr, l'appartement n'est pas bien grand. Votre maman s'était déjà séparée de pas mal de meubles en vendant la maison, mais je pense que vous le savez déjà.

– Mes sœurs et moi nous vous remercions beaucoup Monsieur du Vernois. Maman avait toute confiance en vous, elle m'avait parlé de ses projets. Il est vrai que ce n'est pas facile pour nous de gérer ses affaires depuis l'étranger. Je vous contacte dès que nous serons prêts à faire un petit tour dans ce box. Adèle et Héloïse rentrent en Irlande ce soir, mais moi, je reste deux ou trois jours.

– N'oubliez pas de voir ma secrétaire. Au revoir les enfants, je suis de tout cœur avec vous. Mais je me répète ! Je suis un vieux sentimental, excusez-moi.

Il avait loué cet appartement sur un coup de tête, une envie soudaine de tourner la page. Il venait de passer deux ans aux côtés d'une jeune femme ravissante, mais complètement incontrôlable. Elle l'avait rendu fou. D'abord fou d'amour puis fou de désespoir tellement le quotidien avec elle était devenu éprouvant.

Changer de vie et d'univers devenait impératif, une question de survie. Oui, il en était là. Épuisé, vidé et sans ressort. Valentin Delcourt avait trente ans et il n'était pas question que sa vie s'arrête sur cette expérience conjugale désastreuse et destructrice. En toute logique, son souhait de renouer une relation amoureuse fut renvoyé bien loin au fond de ses pensées, comme on dit plus communément aux calendes grecques. Le destin réserve parfois des surprises dont on se passerait volontiers et cet épisode malheureux en était l'exemple parfait.

C'est donc l'âme en peine qu'il traîna ses guêtres dans les agences immobilières à la recherche d'un bien qui pourrait l'aider à soigner ses plaies. Léa, sa dulcinée, plus exactement son ex avait enfin claqué la porte de l'appartement qu'ils occupaient dans le quartier de Sanvic. Ils s'étaient encore une fois disputés pour des broutilles, elle lui reprochait d'être un looser, il la traita d'hystérique. Le jour de son départ, un type argenté et de deux fois son âge l'attendait en bas dans une berline noire. Il avait tout du vieux beau qui se fait plaisir avec une jeunette. Sans doute avait-il quitté femme et enfants pour cette folie ; cette femme élancée et distinguée en apparence. Il repoussait ainsi l'inéluctable « Ô vieillesse ennemie ! » Valentin avait presque ri en le voyant se précipiter auprès d'elle pour lui ouvrir la portière « Bon

courage mon pote, tu vas te régaler ! » Que voulez-vous on se console comme on peut songea-t-il pour s'excuser d'avoir de si mauvaises pensées. Ainsi la magnifique Léa qui l'avait tant fait vibrer s'envola. Il revoyait parfois son image, fine et aérienne, riant à gorge déployée. Il avait imaginé un instant qu'elle allait se retourner et lui faire un signe. Il n'en fut rien. Le souvenir qu'il gardait d'elle et de sa fuite fut sa chute de reins et ses jambes fuselées. Il savait qu'elle l'aimait encore et qu'elle verserait des larmes à la suite de leur séparation, mais cela ne l'émouvait plus. Elles avaient été trop nombreuses, synonymes de caprices. La coupe était pleine de ses scènes feintes et théâtrales, son cœur débordait de crises de jalousie, de cris histrioniques qu'il ne pouvait parvenir à comprendre. Jusqu'à cette rencontre fracassante, son quotidien n'avait été que calme et tranquillité. Léa ne s'épanouissait que dans la violence et le mouvement, Valentin n'aspirait qu'à la sérénité. Comment trouver le point d'équilibre ? Leur rencontre était vouée à l'échec depuis le début, il s'était obstiné pensant apprivoiser la belle furie, erreur ! Le tsunami qui avait détruit sa vie pendant ces derniers mois laissait un champ de bataille, un paysage en friche. Valentin n'avait pas été amoureux d'elle, mais de l'amour avec un grand A et de son désir pour elle. Il avait envie d'aimer et Léa avait croisé son chemin. Leur relation avait été fautive depuis le départ. Elle s'était installée sur des mensonges, un rêve de bonheur ; l'amour fou qui dure toujours. Valentin avait sous-estimé les signaux révélateurs d'une tempête à venir.

Quelques semaines auparavant, ils avaient eu cette discussion.

– On va s'arrêter là Léa. On ne peut plus continuer comme ça.

– Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes Valentin ? On s'aime tous les deux, non ?